MÉMORIAL ROUMAIN, III.

„LA LIGUE POUR L'UNITÉ DE CIVILISATION DES ROUMAINS"

LES ROUMAINS ET LE NOUVEL ÉTAT DE CHOSES EN ORIENT

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, Membre de l'Académie Roumaine, auteur du «Byzantine Empire», de la «Geschichte des rumänischen Volkes» et de la «Geschichte des Osmanischen Reiches»



1912

MÉMORIAL ROUMAIN, III.
Publié par „LA LIGUE POUR L'UNITÉ DE CIVILISATION DES ROUMAINS"

LES ROUMAINS ET LE NOUVEL ÉTAT DE CHOSES EN ORIENT

PAR

N. IORGA
Professeur à l'Université de Bucarest, Membre de l'Académie Roumaine, auteur du «Byzantine Empire», de la «Geschichte des rumänischen Volkes» et de la «Geschichte des Osmanischen Reiches»



1912

I.

Les troupes bulgares se trouvent, après une marche extraordinairement rapide et après quelques conflits victorieux avec une armée turque absolument démoralisée, mal nourrie et mal conduite, devant les forts qui défendent Constantinople, la sainte cité impériale, la traditionnelle Tzarigrad de leur race, et des journalistes auxquels les nouvelles de sensation du jour semblent ne pas suffire, déclarent connaître l'intention du roi Ferdinand, qui se considère comme un vrai Tzar et porte la couronne de Byzance sur son écusson, de replanter la croix orthodoxe sur la coupole de Sainte Sophie. Les autres membres de l'union balcanique, surgie à l'insu de toute l'Europe diplomatique, cependant assez attentive pour les choses des Balcans, ont fourni aussi d'une manière assez brillante leur tâche. Les Serbes ont parcouru tout le territoire qui sépare leur royaume de Monastir; les Monténégrins pressent Scutari, qui fait cependant mine de résister long-

temps et les Grecs, repoussés du côté d'Ianina, sont entrés pour la grande fête de la St. Démètre dans les murs de Salonique, qui conserve les restes vénérés du bienheureux.

Les alliés n'attendent que la chute, désormais prochaine, d'Andrinople, qui contient encore tout une armée, pour contraindre la Porte à accepter leurs conditions. S'il faut, ils iront, après avoir atteint l'Archipel et la Mer de Marmara, jusqu'au-delà des murs byzantins.

Il s'agit d'un partage de la Turquie européenne. Les vainqueurs déclarent en avoir tous les droits, à commencer par celui de leurs victoires. La possibilité d'une intervention de l'Europe ne les déconcerte guère: ils ont, paraît-il, des motifs pour croire que cette intervention ne sera pas effective. En tout cas, ils se déclarent prêts à affronter toute occurrence.

On a attribué la quadruple alliance balcanique aux habiles conseils donnés à Belgrade par le ministre de Russie, M. Hartwig. Si cette supposition se vérifiait, le diplomate russe aurait raison de regretter les derniers résultats de son action. Car la victoire chrétienne, avec ses conséquences naturelles, ferme la péninsule aux appétits moscovites; elle diminue, si elle ne l'annulle pas complètement, le prestige de la Puissance „libératrice“, qui devra se contenter dorénavant de la part de ces peuples qui plus d'une fois se sont

opposés à ses tentatives de domination et aux manières offensantes de ses diplomates, d'une reconnaissance purement platonique.

L'Angleterre paraît avoir renoncé à sa politique traditionnelle de soutenir à tout prix et contre tout adversaire le maintien de l'Empire ottoman dans ses limites de 1856. Devant le honteux débâcle de ses protégés, qui succombent à une maladie morale décidemment incurable, elle paraît penser surtout, non sans certains hésitements, à se choisir une proie.

La position la plus difficile est celle de l'Autriche-Hongrie. C'est elle qui a donné, par l'annexion formelle de la Bosnie et de l'Herzégovine, le signal de l'attaque contre la Turquie nouvelle qui paraissait avoir rompu avec la routine pernicieuse de l'ancien régime. Elle a applaudi à la déclaration d'indépendance des Bulgares, si elle ne l'a pas même provoquée, en fixant le jour, propice pour ses intérêts, où elle devait avoir lieu. On l'a même soupçonnée d'avoir eu la main dans cette confédération inattendue, et il est indubitable qu'elle n'a fait que bien peu pour empêcher un conflit dont elle ne prévoyait pas plus que bien d'autres le résultat. Elle donnerait aujourd'hui volontiers au Tzar Ferdinand la Thrace et aux Grecs des lambeaux de l'Épire, mais voir les Monténégrins à Scutari, les Serbes à Novibazar, qu'elle a fait la faute d'évacuer dans

un moment d'extraordinaire générosité, admettre un port serbe à la Mer Adriatique, renoncer à son influence en Albanie, qui dépassait de beaucoup celle de l'Italie, revenue à ses traditions du moyen âge, cela lui paraît insupportable. Elle espère convaincre Serbes et Monténégrins; sinon elle menace d'une guerre, qu'elle n'entreprendrait pas cependant si facilement, puisque l'Europe entière y prendrait part, et à chances presque égales.

Devant cette situation et avec une pareille perspective, d'une guerre entre Autrichiens et Russes, qui aurait lieu aussi bien du côté de Focșanĭ et de Galațĭ que du côté de la Galicie, quelle est l'attitude du peuple roumain ?

II.

Nous disons: l'attitude du peuple roumain, et non celle du Gouvernement de la Roumanie qu'on ne peut pas suivre dans toutes ses attitudes, car on ne peut pas connaître les conventions qui règlent sa conduite, les pressions auxquelles il a dû, à certains moments, céder et les promesses qui paraissent l'avoir séduit.

Les peuples ont cependant aussi leur politique. Elle est plus ancienne que celles des gouvernements, qui sont d'autant plus forts, il est vrai, qu'ils se donnent la peine de la connaître et de la suivre, et elle est beaucoup plus nette et plus hardie dans l'affirmation d'un idéal nécessaire, que rien ne peut faire abandonner, pas même les plus longues attentes et les défaites les plus douloureuses.

La Roumanie officielle peut bien charger son état-major de combiner avec l'état-major impérial et royal le plan d'une campagne commune, qui peut être même heureuse; elle n'arrivera jamais

à faire envisager aux Roumains comme des frères d'armes qu'on couvre de fleurs avant et après le combat ces Hongrois, ennemis héréditaires, qui viennent de soustraire aux évêques roumains unis à l'Église catholique des dixaines de mille de fidèles pour les soumettre à un nouvel évêque, étranger, chargé de mener à bonne fin l'œuvre de magyarisation, et qui s'avisent de jeter en prison des prêtres nonagénaires qui protestent doucement contre la tentative d'exclure de leur église la langue nationale. La Roumanie offfcielle peut bien faire briller devant les yeux des amateurs de conquêtes sans sacrifice l'appât d'une rectification de frontières en Bulgarie ou même de l'annexion du „quadrilatère Roustschouk-Schoumla-Varna“, grâce à la bienveillance de l'Europe et à l'appui des armes austro-hongroises. Le peuple roumain est trop loyal et trop fier pour se contenter de la récompense qu'on lui jetterait avec le mépris légitime envers ceux qui veulent profiter à bon marché des difficultés d'autrui sans penser aux haines tenaces qui en sont la suite naturelle.

Les Roumains, c'est-à-dire la partie saine de l'opinion publique dans le royaume de Roumanie, s'inspirent dans l'appréciation des choses actuelles de leur droit et de leur mission, de leur situation nationale et de leur passé historique.

Ils sont une nation de 13 millions, dont à peine 7.000.000 se trouvent dans l'État roumain, formé par la réunion de la Moldavie et de la Valachie en 1859, devenu indépendant en 1877 et créé royaume en 1881. Toute la Transylvanie, simple province du royaume hongrois seulement depuis le dualisme et jouissant jusqu'alors d'une organisation autonome, est habitée, sauf l'angle sud-est, qui appartient, et non sans partage, à quelques milliers de Szeklers, puis quelques enclaves hongroises et les villes, jadis saxonnes, allemandes, par des paysans roumains. Ils forment dans le Banat, dans la région du Criș (Körös), dans le Maramurăș (Maramoros) jusqu'à la Theiss la majorité absolue de la population. Cela fait 3-4.000.000 de sujets „hongrois" du roi apostolique François-Joseph.

La Bucovine, annexée par l'Autriche en 1775 et bientôt inondée, pour en détruire le caractère national roumain, par les vagabonds juifs et les mendiants ruthènes de la Gallicie, contient encore pour la moitié une population roumaine.

La Bessarabie, acquise par la Russie il y a cent ans, à la suite d'une guerre, heureuse vers la fin, contre la Porte, est un territoire de paysans moldaves dont le nombre s'élève à 1.500.000 ou même à 2.000.000.

Il nous est impossible, à l'époque où Slaves et Grecs, forts de leurs droits historiques, se par-

tagent la Turquie d'Europe, où la Pologne rêve de nouveau de sa délivrance, où la Croatie cherche à rompre les liens qui l'unissent à la Hongrie, où l'Irlande regagne son existence particulière, où il n'y a pas jusqu' aux Arabes de Tripolis qui ne se dressent devant l'Italie comme défenseurs de leur territoire national, — sans parler des aspirations que manifestent Coptes de l'Égypte, Hindous, Syriens et même les Bédouins errants, — il nous est impossible, dis-je, de concevoir une politique roumaine faisant abstraction de ce fait que deux millions de Roumains vivent en Russie et deux fois autant dans la monarchie austro-hongroise, notre alliée. Abandonner nos frères à leurs persécuteurs pour devenir, au service de ces mêmes oppresseurs, les persécuteurs des autres, plus faibles que nous, est beaucoup plus grave qu'un simple errement d'opportunisme politique.

\

III.

Ce n'est pas en ennemie que la Roumanie doit pénétrer dans les Balcans. Son rôle est beaucoup plus légitime, plus noble et plus grand. Il faut commencer de bien loin pour en retrouver tous les motifs.

Il n'y a pas dans les Balcans et les Carpathes ces peuples confus, ces races mal distinguées, dont parlait, dans un moment de souci pour la paix et de colère contre les fauteurs de troubles, un journaliste français. Les races sont bien distinctes, mais *des éléments communs se trouvent à leur origine et leur sort a été jusqu' au siècle passé un sort commun, ainsi qu'il doit l'être à partir de ce jour où la conscience de leur force, comme faisceau unique de forces militaires, s'est réveillée.*

Quiconque observe attentivement la structure ainsi que l'habitation, les ustensiles, le costume de toutes ces nations, quiconque connaît leurs occupations agricoles et pastorales, quiconque e'tudie la syntaxe de leurs langues - donc leur

manière de penser—, leurs superstitions—restes d'une ancienne religion disparue —, leurs proverbes, leurs chansons, leurs airs, leurs danses trouve des similitudes étonnantes et qui lui paraissent inexplicables. Il en découvre la raison s'il arrive à fixer le grand rôle dominateur de cette nation des Thraces, qui dominait jadis de l'Archipel juq'au versant Nord des Carpathes.

C'est par les Thraces que tous ces peuples sont apparentés, et l'héritage de ces ancêtres est encore le riche patrimoine de leur civilisation populaire. Et, si les Illyriens sont représentés par les Albanais, les Thraces, leurs frères, ont donné naissance par les Gètes et Daces du Danube, leurs peuplades les plus guerrières, aux Roumains, qui gardent encore fidèlement la terre ancestrale. Ce qui n'empêche pas que *de l'Archipel au Danube la base ethnique de toutes les nations séparées jusqu'aujourd'hui par de vieilles inimitiés, ce sont ces mêmes Thraces aborigènes.*

Une lente infiltration italienne romanisa ce monde thrace. On n'a qu'à bien regarder les Serbes aux têtes rondes, au teint brun pour s'en rendre compte: les Roumains de l'Olténie, leurs voisins, ont bien le même sang. Trajan vint plus tard en conquérant pour accomplir l'œuvre de romanisation commencée bien avant lui par les obscures paysans émigrés de l'Italie romaine.

Le péninsule regagnait sous les nouveaux maîtres

son unité politique. Elle fut conservée sous les successeurs, toujours plus orientalisés, plus hellénisés, des empereurs romains d'Orient. Et non seulement la même organisation d'État réunissait les peuples des Balcans et étendait sa protection, son influence sur les Roumains du Danube et des Carpathes, non seulement ils participaient tous à la même hiérarchie ecclésiastique, aux mêmes formes de civilisation : *ils subirent le même apport de vie barbare,* dont la plupart sortirent complètement transformés, devenus Slaves, tandis que la population roumaine empruntait aux envahisseurs, avec lesquels elle menait dans certaines régions depuis longtemps une vie commune, une partie importante de son langage.

Le Tzarat des Bulgares d'origine ouralienne, superposés en classe dominante aux Thraces-Slaves d'outre-Danube, leurs sujets, qui arrivèrent à dénationaliser ces maîtres, le royaume des Serbes, qui ambitionaient la même couronne byzantine, n'étaient pas, à vrai dire, des États nouveaux: c'étaient seulement des camps organisés dirigés contre Byzance, où il s'agissait d'introniser un empereur d'autre race, mais un empereur romain, un empereur „orthodoxe". *Tous ces efforts, ces combats, ces compétitions se confondaient en dernière essence dans l'unité romaine d'Orient.*

Les Turcs eux-mêmes, bien que „païens“ et barbares, en devinrent naturellement les successeurs. Leur régime, dur parfois, ne fut pas toujours et partout haï. Le Sultan fut considéré comme le Tzar, l'Empereur légitime de ses sujets chrétiens. Les Bulgares se rappelaient ces traditions populaires lorsqu'ils voulaient faire après 1870 du Padichah leur roi !

Ce qui ne pouvait plus subsister librement et se développer sous les nouveaux maîtres étaient cependant la vie ecclésiastique et la civilisation qui en dépendait: littérature, art, écoles. Elles cherchèrent un abri, et c'est dans les Principautés roumaines, qui avaient conservé leurs princes, leur trésor, leur armée, qu' elles les trouvèrent. Oints à Constantinople par le Patriarche écuménique avec les cérémonies d'usage au sacre des empereurs, entourés d'évêques orientaux, de didascales, d'artistes, protecteurs des Lieux Saints d'Athos, de Thessalie, de Jérusalem, bâtisseurs de couvents et d'églises dans tout l'Orient, donateurs de livres slavons, grecs, arabes imprimés dans les ateliers princiers de Moldavie et de Valachie, ces princes, qui se faisaient peindre sur les murs de leurs fondations la couronne royale sur leur front, furent pendant trois siècles les défenseurs de l'hiérarchie et de la civilisation chrétienne dans tout l'Orient.

Les Roumains donnèrent ainsi de 1400 à 1800 à

toutes les races chrétiennes leur unité de civilisation religieuse.

Lorsque l'époque de la délivrance vint pour les sujets appauvris et brutalisés de l'empire ottoman en décadence, les Principautés fournirent les premiers chefs des mouvements révolutionnaires. Des moines venus de Valachie, des soldats formés dans la garde des princes se trouvent à chaque page de cette histoire tragique. Le Phanariote Constantin Ipsilanti, presque roumanisé, mari d'une Roumaine, sontint constamment la cause serbe, et le fils d'Ipsilanti, Alexandre, un demi-Roumain, vint à Jassy pour déployer le drapeau de la résurrection hellénique. Des Roumains combattirent à Sculeni et Drăgășani pour la liberté de la Grèce, qui leur était totalement étrangère, pendant que, en Épire et en Thessalie, les Roumains du Pinde, rameau balcanique de la nation, les mêmes qui avaient donné aux Bulgares subjugués par les Byzantins la liberté et le nouvel empire sous la dynastie d'Asen, contribuaient essentiellement à la gloire de la révolution grecque par les exploits de Marc Bociari et de ses frères d'armes. L'aristocratie phanariote, formée aux affaires par le rôle qu' elle joua, comme princes et boyars, sur le Danube, fournit, au milieu des rustiques brigands, plus ou moins héroïques, de la Morée, les chefs circonspects et pratiques d'un gouvernement or-

ganisé. Jusqu' à la sécularisation des biens ecclésiastiques par le prince Couza, les riches terres moldaves et valaques nourrirent les moines de l'orthodoxie entière. Et enfin, quand vint le tour des Bulgares, dès 1840 ils furent libres de préparer, souvent aux risques et périls de leurs hôtes, ces incursions révolutionnaires qui furent l'origine de leur affranchissement.

Sans ce foyer d'agitations chrétiennes dû à la large hospitalité des Roumains, la domination turque aurait bien duré encore un siècle ou bien elle aurait été remplacée par un régime autrichien, par un régime russe.

Aussi, lorsqu'en 1877 la Roumanie prit part du côté des Russes à la guerre qui donna aux Bulgares une patrie, ne faisait-elle que suivre les saines traditions de sa politique. Pour la Serbie aussi elle fut un bon voisin. Et rien ne put changer cette politique, pas même le régime de dénationalisation auquel furent soumis les habitants roumains, en si grand nombre, de la rive droite du Danube, les chicanes de frontières, souvent répétées, des gouvernements de Sofia ou enfin les incitations de la presse bulgare aux conationaux de la Dobroudscha — pour la plupart émigrés des colonies formées par les Russes en Bessarabie — à conserver une attitude haineuse envers l'administration roumaine, qui plus d'une

fois, il faut l'avouer, manqua de tact envers cette population ombrageuse.

Une autre cause de froissements continuels fut le traitement barbare auquel furent soumis les honnêtes marchands et artisans, les pauvres pâtres roumains de la Macédoine, qui forment une population d'au moins 300.000 hommes parlant un dialecte roumain, de la part des bandes grecques et bulgares. Tandis que la Porte leur refusait avec obstination, instiguée par le Patriarche écuménique, cette organisation ecclésiastique sans laquelle il est imposible de concevoir la vie nationale en Turquie, Grecs et Bulgares les punissaient d'être des „traîtres" à leur cause nationale, par le fer et le feu, n'épargnant pas même les femmes et les enfants. Ceux de ces malheureux qui furent soumis au royaume de Grèce à l'annexion de la Thessalie, sont en butte à des persécutions incessantes, destinées à leur faire perdre tout caractère national. Faut-il s'étonner que les Roumains du Pinde devinrent les meilleurs amis des Turcs „païens", qui ne se donnaient pas la peine de leur faire renier langue et race?

La ligue balcanique, tournée contre la Turquie, se forma à l'exclusion de la Roumanie. Nous n'avons pas l'intention d'analyser à qui la faute. En ce qui nous concerne, nous avons toujours

sévèrement condamné — et l'opinion publique nous a donné raison — la politique du mépris envers des nations ayant en partie les mêmes origines, souvent le même passé et devant avoir un avenir semblable; nous avons rappelé à chaque occasion les souvenirs communs et l'évidente solidarité d'intérêts. Le fait reste cependant: l'union balcanique, qui paraît devoir se transformer en un facteur politique permanent, se méfie de la Roumanie, elle l'exclut et prétend pouvoir vivre sans son alliance ou son appui.

Les Roumains ne feront pas la faute de se rejeter sur l'alliance autrichienne, dont le but évident est de leur faire abandonner les droits nationaux qu'ils ont du côté des Carpathes et qui seuls peuvent leur créer un avenir plus digne et plus grand. Ils se tournent vers ceux qui sont à juste titre fiers aujourd'hui d'avoir délivré leurs frères soumis aux Turcs, ils leur remémorent tout ce qui les a unis et doit les rapprocher encore, ils leur rappellent les mauvais jours où l'Autriche menaçait à Belgrade et où la Russie détrônait à Sofia un prince victorieux, ils montrent du doigt aux Serbes leurs conationaux qui partagent en Hongrie le sort malheureux des nôtres et ils les assurent que, *pour que „le Balcan fût aux Balcaniques“, il n'y qu'un seul moyen: ce boulevard invincible d'une Roumanie grande et forte. Ils ne prétendent au-delà du Danube que* **le respect dû à la**

nationalité de presqu'un demi-million de leurs congénères et leur privilège d'aînesse.

Il serait bien triste que d'autres moyens que la persuasion bienveillante fussent nécessaires pour nous assurer des droits élémentaires. Ce serait donner raison à nos ennemis communs et leur rouvrir une porte d'influence qui est aujourd'hui à demi fermée.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ „NEAMUL ROMĂNESC“
Vălenii-de-Munte (Roumanie)